GOSSE (LOUIS-DÉSIRÉ)

Châlons 1863-1866.

D'une intelligence d'élite, d'une aménité de caractère à laquelle chacun se plaisait à rendre justice, d'une énergie, d'une ardeur au travail peu communes ; voilà en résumé les qualités qui distinguaient le Camarade dont nous avons à déplorer la perte aujourd'hui.

Sorti de l'École en 1866 dans les premiers rangs de sa promotion, il dut à sa sortie prendre quelque repos pour raffermir sa santé compromise par les efforts soutenus qu'il avait dû faire pour atteindre et conserver son rang. Son instruction préparatoire première, hâtive et insuffisante, semblait en effet devoir lui rendre ce sommet inaccessible.

Rétabli, sans autre guide que son ardent désir de conquérir de nouveaux succès, Gosse, secondé par une merveilleuse facilité d'assimilation, occupa successivement différents emplois de 1866 à 1876 dans les industries les plus diverses ; telles, la con-

struction des machines à vapeur, des machines de filature, l'industrie du gaz d'éclairage, la construction des machines agricoles, celles propres à la vermicellerie, à la stéarinerie et à la raffinerie; laissant de son passage les meilleurs souvenirs. Il obtint à Tarbes une distinction honorifique (médaille d'argent) pour sa collaboration dans des travaux d'installation qui lui furent confiés à l'Arsenal de cette place. Durant cet intervalle de temps, il fut à deux reprises différentes atteint de maladies d'un caractère assez inquiétant, quand, sur les renseignements que donne de lui notre Camarade Denis, M^{me} V^e Mercier l'appelle près d'elle, pour lui confier la direction technique de ses immenses ateliers de Louviers. Pourvu comme ill'était, d'une somme considérable de connaissances pratiques, notre ami devait trouver là l'occasion d'être distingué, et c'est ce qui advint. Malgré un stage relativement court dans cette nouvelle position, il lui fut attribuée une médaille de collaborateur à l'Exposition Universelle de 1878.

Sollicité par ses amis, il vint à Paris pour prendre en mains la direction de la maison Tiel (entreprise de menuiserie de bâtiments), alors à ses débuts, dans l'emploi de l'outillage mécanique. Les qualités maîtresses de Gosse sont bien vite appréciées de nouveau et il devient patron-associé. Sous son impulsion, les affaires allaient progressant procurant des résultats enviables.

Déarrassé du souci de l'avenir, Gosse aspire au bonheur de goûter les joies de la famille. Mais, hélas ! après quelques mois d'union, durant lesquels il prodigue ses soins à la compagne de son choix; il a la douleur de la perdre en 1882, emportée par une affection pthisique dont lui-même conserve des germes, qui ne lui pardonneront pas son dévouement.

Chagrin, soucieux de l'avenir, rompu de fatigues il tombe à son tour épuisé sous les coups d'une nouvelle maladie, dont l'issue ne laisse pas de donner de l'inquiétude à tous, et plus particulièrement à son associé qui en désespère, provoque et obtient une dissolution désastreuse pour lui.

Il se relève pourtant, confiant dans l'assurance qui lui est donnée de sa complète guérison, et dans ses forces nouvelles, il rachète l'établissement de la liquidation se disposant à y travailler ardemment de nouveau.

Ces premières années de patronat avaient été non seulement pour lui l'occasion d'une production remarquable, mais encore d'observations précieuses. Il avait mûri le projet de créer de toutes pièces un outillage mieux approprié aux besoins d'une industrie qu'il connaissait maintenant d'une façon complète.

C'est alors que nous nous rencontrâmes et que je devins son collaborateur et associé.

Il ne m'appartient pas de faire ici la description de ces nouveaux outils. J'estime que cette mission échoit à une plume à la fois plus autorisée, et à coup sûr moins partielle. Je puis toutefois dire, que l'emploi de ce nouvel outillage nous permettait de lutter avantageusement contre l'envahissement tous les jours plus grand de la production étrangère sur notre marché.

Animé par le succès, n'écoutant que les conseils de son ambition, Gosse succombe une quatrième fois sous les coups de la maladie qui semble s'acharner après lui, et cette fois pour ne plus se relever.

Épuisé par six mois d'agonie, il meurt le 12 février 1885 emporté lui aussi par une affection phtisique.

Maintenant, Lecteur, puis-je espérer, que suppléant à mon défaut d'éloquence, et à mon inexpérience d'écrivain, tu apprécies néanmoins comme il le mérite, le Camarade que nous pleurons ? Ainsi que moi, n'es-tu pas d'avis que la sublime expression « Mort au champ d'honneur » lui est applicable, et bien en situation ? Et ne dirons-nous ensemble à notre cher Regretté :

Ami!!

C'est quand tu sembles près de recueillir le fruit de ton labeur et de tes peines, que tu manques à ce bonheur !

Que penser de ce cruel destin...

S'il n'y a place à plus juste récompense qu'au pieux souvenir que nous conservons de tes bonnes qualités, sois persuadé, que cette récompense est aussi glorieuse que tu peux l'ambitionner.

Nous souhaitons que cet hommage rendu à ta mémoire apporte quelque soulagement à la douleur bien justifiée de ton malheureux père.

Nous te quittons, ami, en t'adressant nos plus sincères regrets et notre adieu cordial.

E. GILLES

(Châlons 63-68).